



Rien de lyrique chez Abigail, jeune allemande qui s'exprime d'une façon réfléchie, lente et retenue. Pourtant, nos premières rencontres m'évoquèrent l'œuvre de Verdi, hantée par la force du destin.

— « Je ne cesse pas de me demander, me dit Abigail, ce que je serais aujourd'hui, si je n'avais pas été adoptée. Ou plutôt, je m'interroge : est-ce que je serais exactement, quoique différente, la personne que je suis ? »

— « Alors, comment répondez-vous à cette question ? »

— « Je réponds le plus souvent oui, mais ça m'isole. Je suis très réservée. Est-ce que je serais réservée à ce point, s'il n'y avait pas eu cet événement déterminant dans ma vie ? Cette interrogation me tourmente et je la tais. C'est elle, sans doute, qui me fait silencieuse avec mes proches. Mon copain parle tout le temps, moi, je suis muette. Ce qui se passe avec lui me paralyse. »

Abigail, dont la mère est française, parle couramment les deux langues présentes dans sa famille. Brillante étudiante en philosophie, elle a rencontré récemment un jeune homme qui la bouscule beaucoup : il veut avoir des débats avec elle et use de la rhétorique universitaire mais, remarque la jeune femme, « ça part dans tous les sens ». Elle, se sent surtout logicienne et elle n'est pas prolix. La petite phrase interrogative qui la hante, la fait vaciller, est advenue dans le contexte de cette rencontre où pour la première fois, elle se trouvait éloignée des siens. La question semble philosophique mais Abigail, qui a décidé de l'adresser à un analyste, n'attend pas d'Heidegger qu'il vienne à son secours.

L'idée de Lacan est que la parole requise en analyse réordonne les contingences passées, qu'elle convoque un sujet fictif, là où il y a de l'incalculable. Ce sujet supposé au savoir inconscient n'est pas le même que le double non modifiable dont joue Abigail et qui semble être son assurance-vie. « Est-ce que je serais qui je suis si... ? ». Manifestement elle joue de ce clone d'elle-même qui la rassure, en fait figure de son effacement, voire de sa disparition.

Comment s'est-elle retrouvée confrontée à cette inquiétude qui insiste, comment est intervenu cet arrêt sur image qui la fascine ?

Avant sa rencontre en France avec ce jeune étudiant d'origine étrangère, Abigail avait eu une relation de six ans avec un camarade de lycée. Le passage, « sortir avec un garçon », « avoir des relations sexuelles », lui avait donné, dans sa famille, une plus grande liberté de parole. Elle était devenue moins réservée. Puis il était parti pour ses études à l'étranger et avait rompu, en disant : « Soyons libres. Quand je reviendrai on verra si on se remet ensemble. » Abigail en était restée muette. Elle avait joui de sa liberté et avait rencontré son « copain » philosophe. Peu sûre de cette nouvelle relation, elle venait d'écrire – lorsqu'elle vient me voir – au premier jeune homme qui annonçait sa réapparition : « Je ne peux pas me remettre avec toi. Je ne suis plus libre. » Ce dernier en effet, puisqu'il revenait en Allemagne, espérait des retrouvailles.

Abigail s'était alors sentie défaite, prise en faute et pour la première fois, contrainte d'interroger sa vie à partir d'un « si »... L'ambigu de sa formule ne lui avait pas échappé : « si j'étais encore

libre, alors je te dirais oui ». Impossible à Abigail de dire : je ne veux pas. Le mail avait fait interprétation, son écriture avait renversé le temps.

« Si je n'avais pas été adoptée... ». Le retour à l'origine plonge dans l'être et il convoque ce que le sujet ne peut pas se représenter. La psychanalyse nous apprend que cet objet, la Chose freudienne, interdite, intouchable, peut s'ouvrir comme lieu vide à n'importe quel moment d'une vie. La cure, par contre, nous enseigne comment déplacer la question des hasards qui feraient le destin, sur les contingences qui autorisent la construction de l'histoire. Contrairement à ce qu'avance Madame Roudinesco, qui impute aux psychanalystes le refus d'examiner les faits historiques, le travail de l'analyse consiste à fréquenter assidûment les archives, jusqu'à apercevoir qu'elles nous font voyager hors de tout destin. La cure les prend dans une dialectique. Elle les rend lisibles pour autant que l'analyste porte attention non pas aux faits, – ils sont ainsi –, mais au texte de l'analysant. Dans ce processus, il arrive que l'on rencontre des petits bouts de vie. Et alors, c'est au présent. En ce sens, l'acte de parole n'est pas retour au passé, y compris quand les associations le convoquent. C'est le temps pour comprendre qu'il s'agit de respecter et qui, cependant, n'explique pas grand-chose.

J'avais été frappée par la façon dont Abigail semblait parlée par une formule de sa mère :

« Quand les médecins m'ont dit que je n'aurais jamais d'enfant, nous avons parcouru le monde à ta recherche ». Sous-entendu, « Et nous t'avons trouvée ».

Or, six mois après l'adoption, cette femme était enceinte, sans que la médecine s'en mêle. Les parents, fervents catholiques, accueillirent avec joie les trois enfants qui sont alors nés.

Venons-en au voyage qu'Abigail a fait, à sa rencontre avec sa terre d'origine. Elle a onze ans quand ses parents organisent avec leurs quatre enfants, une visite de l'orphelinat où ils l'ont « trouvée », rencontrée.

Deux contingences ont eu des effets de réel, d'affects et de corps qu'elle tente d'endiguer, aujourd'hui encore, avec sa question : « Et si... ? ». Elle est dans une chambre d'hôtel qu'elle partage avec ses deux frères et sa sœur. Elle ne peut dormir. Il lui semble qu'à Saigon l'activité ne s'arrête jamais, que dans le pays où elle est née, on ne prend jamais de repos. La ville, la nuit, fourmille. Agitée par une angoisse sans nom, elle se précipite dans la chambre de ses parents qui dorment à côté : une question lui vient qu'elle peut leur adresser : « Qu'est-ce que je fais là ? » Elle explique : en Allemagne, là où ils vivent, les nuits sont silencieuses. Doucement, sa mère souriante ajoute : « Qu'est-ce qu'on fait là ? » Immédiatement l'angoisse s'apaise et les parents consentent à ce qu'Abigail reste avec eux, entre eux, cette nuit-là.

Le lendemain, Abigail rencontre la religieuse qui a pris soin d'elle pendant les quatre premiers mois de sa vie : « Je m'attendais à un accueil doux et chaleureux puisqu'elle avait été ma nounou. Mais comment toucher des bras, embrasser un visage qui disparaît dans un habit comme on n'en voit plus chez nous, même quand on est religieuse ? Je n'avais pas pensé à ça. » Le regard un peu indifférent de la sœur, sous celui de ses parents, la prive d'un seul coup d'une légende : être une existence véritable et unique. C'est là, dit Abigail que « je suis devenue muette ».

« Pourtant, quelques heures plus tard, lorsque nous avons marché dans Saigon, je me suis sentie chez moi. »

Au fil des séances, Abigail retrouve sa voix. Elle construit son histoire, celle qui donne sens à sa jouissance. Un paradigme s'écrit : « Le monde fourmille d'enfants, de vivants trop bruyants ». Elle était devenue très silencieuse et cette nécessité avait fait le lit de son symptôme. Mais ce dont elle ne savait pas quoi faire était ailleurs, dans cette position subjective qu'elle avait prise, entre ses deux parents. Elle s'était faite trait d'union. Ça n'a pas de sens mais cela avait eu un effet : cette femme qui se pensait stérile, était tombée enceinte en devenant sa mère !

Disons que l'analyse oblige à distinguer effets et conséquences, qu'elle empêche de confondre mémoire et histoire. Alors les Si... se font moins insistants, bruyants.